

Paulus Hochgatterer

Le jour où
mon grand-père
a été un héros

roman

*traduit de l'allemand (Autriche)
par Barbara Fontaine*



bibliothèque étrangère
MERCURE DE FRANCE

DU MÊME AUTEUR

LA DOUCEUR DE LA VIE, Quidam Éditeur, 2012

BRÈVE HISTOIRE DE PÊCHE À LA MOUCHE, Quidam Éditeur, 2010

LE JOUR
OÙ MON GRAND-PÈRE A ÉTÉ UN HÉROS

Paulus Hochgatterer

LE JOUR
OÙ MON GRAND-PÈRE
A ÉTÉ UN HÉROS

ROMAN

*Traduit de l'allemand (Autriche)
par Barbara Fontaine*



MERCVRE DE FRANCE

BIBLIOTHÈQUE ÉTRANGÈRE
Collection dirigée par
Marie-Pierre Bay

Titre original :

DER TAG, AN DEM MEIN GROSSVATER EIN HELD WAR

© Deuticke im Paul Zsolnay Verlag Wien 2017.
© Mercure de France, 2021, pour la traduction française.

*L'état d'exception n'est pas une dictature,
mais un espace vide de droit, une zone d'anomie
où toutes les déterminations juridiques – en
particulier la distinction entre public et privé –
sont désactivées.*

GIORGIO AGAMBEN

14 mars 1945

Les hirondelles sont là. Parfois, ce genre de choses change tout. Tu es quelque part, par exemple devant la maison, et tu réfléchis ou tu observes les nuages comme ce jour-là, et au bout d'un moment tu t'aperçois que quelque chose est différent. Tu scrutes d'abord l'horizon, au-dessus des collines, des toits et des cimes des arbres. Puis tu cherches un sifflement dans l'air, ou un bourdonnement, ou peut-être une odeur. À la fin, tu vérifies que tu ne t'es pas fait un trou dans les vêtements, sans t'en rendre compte, sur la manche, au genou ou sous l'aisselle. Tu ne trouves rien. Et tout à coup tu sais que les hirondelles sont de retour.

Sinon, tout est comme hier. Les nuages qui filent, les taupinières, les branches cassées sous les arbres fruitiers, la sittelle qui arpente le mur de la grange, devant. Les sittelles sont des animaux de chance, dit Laurenz, comme les crapauds, les hérissons ou les cerfs-volants. Les pies et les renards portent malheur, dit-il. Les hirondelles fondent comme des flèches en dessinant des lacets entre la grange et l'étable. Ce sont celles qui ont des ventres blancs et des queues en V, pas celles qui ont des queues fourchues et des gorges rouges. Hirondelles rustiques, hirondelles de fenêtre. C'est absurde, je les confonds sans arrêt. De

temps en temps, elles se posent quelques secondes sur le faîte de la grange. Les hirondelles, je ne sais pas bien si elles portent bonheur ou malheur.

J'entre dans la maison par-derrrière, je monte l'escalier, j'entre à droite dans la chambre des filles et je prends dans l'armoire un des cahiers marron, un crayon à papier et le petit canif au manche de corne. Personne ne me voit. Je redescends et ressors. De la porte de la grange, je traverse la prairie en diagonale jusqu'au jardin, je longe la clôture de lattes grises et grimpe sur la colline entre les champs. Tout en haut, à côté d'un prunellier rabougri, je tourne vite sur mon axe, une fois, deux fois, trois fois. Puis je m'assieds dans l'herbe. À cet endroit, juste à côté de l'arbuste, le sol est presque toujours sec. Je regarde autour de moi. Ici je vois tout. C'est ma place.

Ils disent que je m'appelle Nelli. Parfois je le crois, parfois non. Je pense parfois que je m'appelle Elisabeth ou Katharina. Ou Isolde, comme la jeune vendeuse du magasin de chapeaux. De temps à autre, je descends en ville à cause d'elle. Quand je suis dans la rue, devant son magasin, et que je regarde la vitrine, je vois le buste d'Isolde flotter à l'intérieur, le long des étagères, ici et là. Sa tête couronnée d'une tresse auburn flotte en même temps. À partir de la taille on ne la voit pas. Je m'imagine que sa moitié inférieure s'est assise quelque part. Peut-être qu'elle trouve ces allées et venues trop fatigantes. Peut-être aussi qu'elle n'aime pas cette tresse en couronne ou la manière qu'a la moitié supérieure de dire *Que puis-je faire pour vous?* Mais ce genre de choses, je ne les raconte à personne.

Ils disent que j'ai treize ans, qu'il y a un document, plus exactement un papier tamponné où figurent mon nom et ma date de naissance. Je n'ai jamais vu ce papier. En plus, mon anniversaire m'est égal. Personne ne fête les anniversaires ici. La fête oui, l'anniversaire non. Personne ne sait le jour de ma fête. Quand

je pose la question, ils haussent les épaules. Quand je pose des questions sur l'école, ça les rend nerveux. Laurenz dit qu'on doit certes apprendre, mais chaque chose en son temps. Pour l'instant, dit-il, le mieux est pour tout le monde que j'attende encore un peu avant d'aller à l'école. Je ne sais pas ce qui est vraiment le mieux pour moi.

Il y a certaines choses que je sais avec certitude : cela fait cent quarante-six jours que je suis là, j'ai un projet, parfois je mens.

Dès le troisième ou quatrième jour, j'ai fait des traits dans mon premier cahier marron, sur la dernière page, un par jour. Quatre traits à la verticale, un par-dessus, des paquets de cinq.

— Comment tu sais faire ça ? m'a demandé Laurenz.

— Aucune idée, ai-je dit.

— Comme un pilote de chasse, a-t-il ajouté.

C'est lui qui m'a donné le cahier un jour, comme ça, en disant : « Tu as l'air d'une fille qui aime bien écrire. » Lui aussi avait cet air-là autrefois, a-t-il précisé. La conséquence, c'est qu'on l'avait d'abord envoyé au séminaire, puis au front comme secrétaire. En plein hiver il s'était retrouvé dans un bunker à rédiger les rapports du jour. Pour pouvoir mieux tenir le stylo, il avait découpé les bouts du pouce et de l'index de ses gants en laine. C'est la seule chose qui m'intéresse vraiment dans cette histoire. Tout le reste – la neige, la baïonnette, le corps-à-corps – ne m'intéresse absolument pas. J'ai parlé avec Antonia. Elle a promis de me tricoter des gants avec des bouts rabattables pour les doigts. Elle est en troisième professionnelle et elle tricote tellement bien qu'on dirait que les vêtements sortent de l'usine.

Assise sur les talons, je me contente de regarder. Les toits de la ville, trois clochers, l'hôtel de ville, la colline sur laquelle se rencontrent les rangées d'arbres fruitiers, la forêt de hêtres, les maisons voisines, le fossé où se trouvent l'étang contre les incendies et les ruches. Au sud, très très loin, les montagnes. Sonntagberg,

Hochkogel, Ötscher. Comme ils disent. Chaque montagne a sa place et chaque montagne a son nom. Sur le Sonntagberg, là-haut, il y a une église, on la voit très bien.

En ce moment, le ciel est vide. Les nuages et le soleil ne comptent pas. La lune et les étoiles ne compteraient pas non plus. Les avions comptent, les oies qui volent en V, et les buses quand elles dessinent des cercles. Les hirondelles compteraient, mais je n'en vois pas.

Annemarie arrive. J'entends ses pas sur le gravier du chemin. Elle marche vite, à un rythme un peu irrégulier, puis elle s'arrête. Je me concentre sur l'endroit où le chemin croise le sommet de la colline. D'abord apparaît le crâne d'Annemarie, ses cheveux blond foncé tirés sur le côté. Derrière les oreilles ils forment des nattes. Ses oreilles elles-mêmes, décollées comme de petites ailes. Sa blouse au motif fleuri, avec une boutonnrière purement décorative. Six minuscules boutons bleu clair, qui sont seulement cousus et en vérité ne boutonnent rien du tout. Ses épaules qui portent les courroies du cartable. Elle remarque que je suis là et lève la tête. Son visage est triangulaire, taché de rouge et mouillé. Je me lève.

— Qu'est-ce que tu as ? je demande.

Elle ne dit rien.

— Pourquoi tu pleures ?

Tout le monde l'appelle « la petite », alors qu'en fait elle est assez grande pour ses huit ans, la deuxième plus grande de la classe, affirme-t-elle. C'est la benjamine des cinq sœurs, d'où sans doute « la petite ». Grete, Katharina, Antonia, Roswitha et Annemarie – les cinq sœurs. Il m'a fallu quelques jours pour retenir leurs noms. Elles ressemblent toutes les cinq à leur mère. « La Nature s'est décidée contre le père », dit Laurenz. Je me demande à quoi ça sert qu'une fille ressemble à son père. Mais je ne dis rien. « Leo ressemble un peu à son père », dit Laurenz.

Mais ça fait une belle jambe au père, puisque Leo n'est pas là en ce moment. Leo, le seul fils.

Annemarie est là, elle ne me regarde pas en face, des larmes ruissellent sur ses joues.

— Qu'est-ce que tu as? je lui demande encore une fois.

Ça la secoue de haut en bas.

— Rien, dit-elle.

J'imagine Mme Gretz, son institutrice, la faisant venir au tableau pour écrire des phrases. *Les narcisses sont florissants*, par exemple, ou *Le pommier aussi est déjà en fleur*. J'imagine qu'Annemarie oublie les accents, qu'elle écrit *fleurissants* et qu'elle hésite entre *ss* et *c* à la fin de narcisses. J'imagine Gretz, grosse et rougeaude, dans son tailleur gris au revers décoré d'insignes, qui se plante devant Annemarie, le bâton en bambou à la main, et à cet instant ça ne fait rien du tout qu'elle ait à la maison un mari avec une jambe en moins et une mère qui ne connaît plus le prénom de sa fille et mange parfois les graines pour les oiseaux. Elle lève le bâton de bambou et le fait claquer avec force sur son pupitre. J'imagine que l'écho plane dans la classe pendant une seconde et que c'en est fini d'Annemarie.

Je la prends dans mes bras.

— C'est à cause de Gretz? je demande.

Elle secoue la tête.

— Elle t'a crié dessus?

J'imagine Gretz appelant au tableau tous ceux dont elle suppose qu'ils sont peu sûrs d'eux et leur faisant écrire *florissant*, *narcisse* et *pommier*, puis hurlant et se moquant. Je pose mon visage contre la tête d'Annemarie et renifle ses cheveux. «Aujourd'hui tu dors avec moi», dis-je en nous imaginant couchées sur le côté, elle devant moi, et je sens son dos, aussi étroit que le dos d'une jeune chèvre, et sa tête sent la forêt, son cou sent le lait.

— Elle t'a fait écrire «florissant»? je demande.

Puis, comme elle secoue de nouveau la tête, j'insiste :

— C'était autre chose? Tu as vu quelque chose? Vous êtes allés à la gare? Vous avez regardé le cratère de bombe?

Parfois, ils jettent des choses dans le cratère, des vieilleries ou des animaux morts.

— Il y a eu une alerte aérienne? Ou tu as rencontré quelqu'un, un étranger?

Elle regarde à travers moi et ne dit plus rien.

— Viens, allons-y, dis-je.

Nous prenons le chemin qui passe par le fossé. On s'approche ainsi de la ferme par en bas. Pendant un moment, on ne la voit plus du tout, et tout à coup, après l'étang, elle ressurgit, d'abord le toit rouge, puis la rangée de fenêtres de l'étage, ensuite tout. J'aime bien quand les choses surgissent. Je raconte à Annemarie la fois où elle m'a montré Gretz, un dimanche à l'église, et où on sentait tout de suite que cette femme assise à gauche au premier rang, dans son tailleur de solide tissu gris, ne souhaitait que du mal à tout le monde, et où Laurenz a dit après la messe : « La Gretz ressemble à un canon de la défense antiaérienne. »

Nous passons devant les haies de sureaux qui bordent l'étang. Quelques mésanges sautillent dans les branches. La peau d'une couleuvre à collier gît sur le chemin. Je l'enjambe d'un grand pas, et Annemarie dit brusquement :

— Agnes m'a encore fait entrer.

— Quelle Agnes? je demande, bien que je connaisse la réponse.

Annemarie s'immobilise.

Elle attendait devant sa maison, raconte-t-elle, la blouse de travail par-dessus sa robe noire, ses cheveux sous le foulard bleu foncé avec des bandes argentées, comme toujours. D'abord, elle a demandé à Annemarie si elle voulait voir les deux veaux qui étaient nés la veille, des veaux jumeaux, il n'y en avait pas si

souvent. Quand Annemarie a dit non, ils avaient eux-mêmes un veau nouveau-né dans l'étable, Agnes l'a saisie par les bras.

Annemarie s'immobilise et me regarde.

— Et alors elle a dit que je devais entrer avec elle, poursuit-elle. Premièrement je suis une gentille fille, et deuxièmement elle n'ose plus toute seule, elle a dit, et ensuite elle a dit qu'il allait finir par la tuer ou par se tuer. Si j'entrais avec elle, il ne le ferait pas tout de suite, elle a dit.

— C'est qui, « il » ? je demande.

Cette réponse aussi, je la connais.

Elle n'a pas osé protester, continue Annemarie. Quand elle est entrée dans la maison avec Agnes, il n'y avait personne d'autre. Agnes a regardé autour d'elle avec angoisse, puis elle l'a vite poussée dans la pièce, tout droit vers le tableau qui est accroché au-dessus de la table de salle à manger. Elle l'a assise de force sur le banc et s'est assise à côté.

— Elle a dit qu'elle voulait aussi un autre enfant, dit Annemarie, elle a dit qu'elle y avait droit et qu'il ne fallait pas forcément que ce soit un garç, comme Rudi.

Puis elle a dit qu'elle, Annemarie, était la fille dont rêve toute mère, propre, serviable et vive d'esprit. Rudi aussi était comme ça, surtout vif d'esprit, on le voyait encore à ses yeux. Il savait même déjà écrire son nom, alors qu'il n'allait pas encore à l'école. Elle, Annemarie, savait déjà écrire beaucoup plus de choses, elle le savait, et aussi lire, calculer et la géographie.

Le vent souffle dans le fossé. Les jeunes feuilles des bouleaux brillent d'un éclat jaune. Si on ne regarde pas bien, on peut penser que ce sont des fleurs. C'est un de ces instants où tu t'attends à voir avancer quelqu'un devant toi sur le chemin, un homme ou au moins un lièvre. Mais personne ne vient.

Annemarie s'essuie les joues avec sa manche.

— Je n'aime pas cette photographie, dit-elle.

— Quelle photographie ?

— Rudi. Son pull est affreux et son pantalon est très large, et il te regarde comme s'il était ailleurs.

Qu'il nous regarde comme s'il était ailleurs, c'est vrai, je pense, mais je ne le dis pas. Annemarie est toute blanche. À la fin, Agnes lui a demandé si elle savait ce qu'est une adoption. Elle a dit que oui, elle le savait, l'adoption est pour les enfants qui n'ont pas de parents, et Agnes a dit oui, en principe, mais parfois c'est aussi l'inverse.

17 mars 1945

La cuisine a trois fenêtres, une vers l'est, deux vers le sud. Elles laissent entrer la lumière dans la pièce en larges bandes obliques. La farine qui flotte dans l'air fait tout scintiller comme dans un conte de fées. Je suis assise près de la porte de la grande salle, sur une vieille chaise marron foncé au dossier ajouré en forme de cœur.

— Est-ce que la farine a une odeur ? je demande.

La fermière pétrit la pâte à pain en suant. Antonia va et vient à grandes enjambées en récitant un poème qui commence par un château fort dont la légende est bien connue en Alsace. Je ne sais pas du tout pourquoi elle fait ça. Avant-hier, on a reçu la nouvelle qu'il n'y avait pas d'école jusqu'à nouvel ordre, y compris après les vacances de Pâques. Antonia a dit qu'elle ne comprenait pas, puisque le bâtiment de son école était parfaitement intact. Pas de bombardement, même pas de fissure dans les murs. Seulement l'immeuble en contre-haut, celui qui a la boucherie au rez-de-chaussée, a été touché. Un garçon boucher aussi. Il paraît que seule sa tête dépassait des décombres ; il était recouvert d'une couche de poussière de brique rouge.

— Ça a quelle odeur, la farine ? je demande.

Annemarie interrompt ses allées et venues et se retourne en me regardant fixement :

— C'est la question la plus stupide que j'ai jamais entendue! aboie-t-elle.

La fermière lève la tête.

— Faites la paix, dit-elle.

Elle prend un grand couteau pour diviser la pâte en huit tas, qu'elle pétrit l'un après l'autre, elle les farine ici et là et les jette à tour de rôle sur la planche à pétrir.

— Pourquoi tu apprends un poème par cœur alors qu'il n'y a plus école? je demande à Antonia.

— Ferme ton clapet, dit-elle en reprenant ses allées et venues.

Ses tresses volent. Sans le vouloir, je retiens chaque vers qu'elle récite. *En quelques pas rapides elle franchit la forêt.* Ça me gêne, mais je ne peux rien y faire.

— Grand-mère? j'essaie de demander à la fermière.

— Tu dois fermer ton clapet, j'ai dit! m'interrompt Antonia.

Je ne continue pas ma phrase et demande à Antonia quand elle me tricoter les gants aux bouts rabattables pour les doigts.

— Seulement sur le gant droit, dis-je.

— Tu peux te les mettre où je pense, répond-elle.

D'autre part, pour la centième fois, sa mère n'est pas ma grand-mère, précise-t-elle.

— Laisse-la, dit la fermière à Antonia. Déjà elle ne dit pas « mère ».

Une mère est paraît-il un cadeau, et on peut être content quand on en a encore une. « Grand-mère » est quand même faux, dit Antonia, aucune de ses sœurs n'a un enfant, et à sa connaissance Leo non plus. « Grand-mère » est donc faux par principe.

La fermière farine l'un après l'autre les huit paniers de paille plats qui sont appuyés au mur derrière la planche. Elle

Paulus Hochgatterer

Le jour où mon grand-père a été un héros

Les hirondelles sont là. Elles sont de retour. Tu observes les nuages et au bout d'un moment, tu te rends compte que quelque chose est différent. Elles sont revenues... Eux aussi, ils volent depuis le petit matin, minuscules croix aux scintillements argentés. Les escadrilles sont de tailles différentes, en voici une immense. Le fermier, qui regarde le ciel à la jumelle, compte à mi-voix. «Des Américains, dit-il, je crois que c'est des Américains.»

Printemps 1945, les dernières semaines de la guerre. Dans cette ferme autrichienne isolée, le temps est comme suspendu. La vie quotidienne est scandée par le passage des avions alliés venus de l'ouest qui vont pilonner les routes, les usines et les villes. On sait aussi que de l'est arrivent les Russes. On ne peut qu'attendre, pris en tenaille... Surgissent un soir six soldats allemands qui exigent de bien manger, de la viande surtout. «Non, dit le fermier terrorisé. On est vendredi saint, je ne peux tuer une bête, ni cuisiner...» Mais sous la menace — il a sa famille, dont cinq filles, à protéger — il va devoir s'exécuter. Et voilà ce qui aurait pu se passer ensuite, nous dit l'auteur, mais ce n'est pas ce qui est vraiment arrivé...

Paulus Hochgatterer est romancier et psychiatre pour enfants. Il vit à Vienne. Auteur de plusieurs romans, il a reçu en 2009 le Grand Prix de l'Union européenne pour l'ensemble de son œuvre. *Le jour où mon grand-père a été un héros*, qui a fait sensation à sa sortie, est actuellement traduit dans sept pays.

Paulus Hochgatterer

Le jour où
mon grand-père
a été un héros

roman

traduit de l'allemand (Autriche)
par Barbara Fontaine



Bibliothèque étrangère
MERCURE DE FRANCE

LE JOUR OÙ
MON GRAND-PÈRE
A ÉTÉ UN HÉROS
Paulus Hochgatterer

Cette édition électronique du livre
Le jour où mon grand-père a été un héros
de Paulus Hochgatterer
a été réalisée le 6 octobre 2021 par Mercure de France.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782715257702 - Numéro d'édition : 398215).
Code sodis : U39652 - ISBN : 9782715257740.
Numéro d'édition : 398219.